L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS; MARDI MATIN, 19 JUILLET 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
VRAIS PROPRIETAIRES;
G. F. WEISSE. S. DUFOUR
E. DUVERGER. S. HARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI MATIN, 19 JUILLET.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par P. J. Spear, à l'Arcade de Banks—Propriété de grande valeur, formant le coin des rues Carondelet et Union.

Par E. Roger & Co, 28 Vieille Levee—Marchandises sèches.

Par C. E. Forstall, au coin de la rue Laharpe et du chemin de Gentilly—Vaches laitières.

Par N. Vignie, à l'Arcade de Banks—Terrains et bâtisses dans la rue Baronne, appartenant à la succession de feu E. Freret.

Contrebande de guerre.

Le gouvernement américain vient de prendre une décision qui, nous n'en doutons pas, causera une grande sensation en Europe. On sait combien il a toujours été difficile de déterminer précisément les articles constituant ce que l'on est convenu d'appeler la contrebande de guerre. Ainsi, il est admis que les navires neutres, lorsque deux puissances sont en guerre, ont le droit de tout transporter excepté la contrebande de guerre, c'est-à-dire les objets qui pour l'un des Etats belligérans, seraient un moyen d'attaque ou de défense. Les neutres n'ont pas, en effet, le droit de prêter main-forte à l'un des combattants au détriment de l'autre, en lui fournissant ce qui lui est nécessaire pour nuire à son ennemi ou se défendre contre lui. Toute intervention de ce genre, malgré son caractère commercial, devient un acte d'hostilité, et le code international autorise alors la puissance lésée à saisir et à confisquer le navire, de quelque nationalité qu'il soit, qui porte manifestement à l'ennemi des matières propres à perpétuer la guerre.

Mais quelles sont ces matières? Cette question a été posée au début de chaque guerre et résolue selon les idées particulières, le caprice ou la volonté arbitraire des gouvernemens. Le commerce maritime des Etats-Unis a beaucoup souffert pendant les guerres du premier Empire; interprétant sans méthode ni limitation, et un peu à l'aventure, la règle du droit des gens au sujet de la contrebande de guerre, les commandans anglais, français, espagnols, etc., s'emparaient sous le moindre prétexte de nos navires et les vendaient. Le montant de ces pertes nous a été en grande partie remboursé, mais il ne faudrait pas que nous fussions de nouveau soumis à de pareilles vexations.

C'est pourquoi M. Cass, secrétaire d'Etat, a rédigé, au nom du gouvernement des Etats-Unis, une circulaire qu'il a adressée à tous nos ministres et chargés d'affaires en Europe et que le cabinet a expédiée ces jours derniers à bord du steamer Persia. Ce manifeste est d'une grande importance, parce qu'il précise et définit les droits et les devoirs des neutres. Le gouvernement américain y indique la ligne de conduite qu'il compte suivre. Nous n'avons pas la note sous les yeux mais les dépêches télégraphiques nous en ont fait connaître l'esprit. Le secrétaire d'Etat s'exprime à la fois avec franchise et courage, et montre une indépendance et une fermeté qui l'honorent et le placent haut dans l'estime des cabinets européens.

Les Etats-Unis occupent maintenant une position commerciale qui ne leur permet plus de laisser dans le vague de l'incertitude et de l'indécision certains points controversés du code maritime. Puisque, selon le droit des gens, tout navire chargé de contrebande de guerre peut être arrêté sur la haute mer et confisqué, il devient indispensable de bien préciser la nature des articles qui autorisent et justifient cette expropriation. M. Cass déclare qu'ils doivent se borner à ce que l'on désigne spécialement sous le nom de munitions de guerre, tels que poudre, salpêtre, balles, boulets, fusils, carabines ou mousquets, canons, revolvers, etc. Jusqu'à présent, plusieurs gouvernements ont prétendu que le blé et les farines devaient être considérés comme contrebande de guerre, parce que c'est pour l'ennemi des moyens de subsistance, mais par la même raison, les viandes sèches ou salées, les comestibles, les vins et les liqueurs pourraient être rangés au nombre des articles prohibés. Les bois de construction, les fers, les chaussures, les vêtements, les métaux, etc., devraient être également interdits, car il est peu d'objets, en dehors du commerce de luxe et de fantaisie, qui ne puisse utiliser une armée.

On voit combien il serait dangereux de laisser aux puissances belligérantes le soin d'interpréter à leur gré une des dispositions les plus graves du droit des gens. Ainsi l'Autriche prétend à cette heure que le charbon de terre est de la contrebande de guerre. Pourquoi? Evidemment parce que la marine française et celle de la Sardaigne auront besoin pendant la guerre d'une quantité considérable de ce combustible; et que l'Autriche, dont les steamers sont bloqués dans l'Adriatique et à qui par conséquent le charbon devient inutile, ne serait pas fâchée que l'Angleterre, la Belgique et les Etats-Unis refusassent d'approvisionner la flotte à vapeur des alliés.

Le dernier ministère anglais, le croirait-on? n'a pas osé déclarer que les grains et le charbon ne sont pas de la contrebande, et par son silence semblait donner raison aux prétentions de l'Autriche. Le nouveau cabinet ne se montrera probablement plus indépendant. Quant au gouvernement américain, il déclare formellement, dans la circulaire que M. Cass a adressée aux légations des Etats-Unis, que le charbon est un article libre et qu'il ne consentira jamais à le laisser classer comme contrebande de guerre. Nos bâtiments marchands pourront donc, comme par le passé, prendre des chargements de charbon et circuler librement sur l'Océan.

Le secrétaire d'Etat émet aussi en principe dans sa note que le pavillon libre couvre la marchandise. Cette déclaration a pour but de limiter un droit fort contestable, dont l'Angleterre a longtemps abusé à notre égard, le droit de recherche. Nous ne savons si cette dernière puissance acceptera toutes les conclusions de M. Cass, mais à coup sur elles sont conformes aux modifications que le Congrès de Paris a introduites dans le code maritime. Elles obtiendront l'assentiment de la France et de la Russie. Quant à l'Autriche, comme pour le moment sa marine est annulée, nous n'avons à craindre d'elle aucune résistance. Nous ne trouverons peut-être d'opposition que dans le cas où la guerre deviendrait générale en Europe, mais les Etats-Unis sont, Dieu merci, assez forts pour faire respecter leur commerce, et ils auraient d'ailleurs, en tout état de cause comme nous venons de le dire, le concours de la France et de la Russie.

L'incendie du Ravenswood.—Les détails que nous avons publiés hier sur l'incendie du Ravenswood sont exacts, mais nous avons oublié de mentionner un touchant incident. Lorsque le steamer a pris feu, une goëlette de M. Jules LeBlanc, habitant de Tchefuncte, se trouvait en vue. L'équipage se composait uniquement d'esclaves de M. LeBlanc, et c'est un nègre aussi qui remplissait les fonctions de capitaine.

En apercevant l'incendie qui dévorait le Ravenswood, la goëlette se dirigea à toutes voiles sur le lieu du sinistre et arracha à la mort bon nombre de naufragés. La conduite des nègres a été, dit-on, admirable, et ils ont montré une humanité qui leur assurera à jamais la reconnaissance des familles que le désastre du Ravenswood a été sur le point de plonger dans le deuil.

Les habitants de Mandeville ont tenu un meeting, le jour même de la catastrophe, et ont voté des remerciments à l'équipage de la goëlette en faveur duquel, en outre, une bourse a été faite séance tenante.

La conduite des esclaves de M. LeBlanc méritait une récompense, et nous félicitons la population de Mandeville de la leur avoir accordée. L'humanité et le dévouement ne sont pas malheureusement des vertus si communes qu'il faille les méconnaître chez de pauvres esclaves.

Chemin de fer méridional du Pacifique.—L'action instituée contre cette Compagnie par l'Etat du Texas, a été suspendue. Nous nous en félicitons, car c'était le dernier obstacle à la réalisation d'un vaste et magnifique projet. M. J. M. Clough, l'avocat du 4e district, a adressé, le 5 de ce mois, une lettre au président et aux directeurs de la compagnie dans laquelle il leur dit que s'ils consentent à payer cinquante mille piastres, montant que l'ancienne compagnie s'était engagée à payer à l'Etat à titre de garantie, il ne donnerait pas de suite au procès. La direction est sans doute en mesure d'acquitter cette obligation, et la Compagnie, libre de toute entrave, pourra reprendre son œuvre trop souvent interrompue et la placer dans des conditions qui ne laisseront pas de doute sur le succès définitif de l'entreprise.

Vermont.—Les Républicains de Vermont, réunis en Convention, ont désigné le gouverneur Hall, comme candidat pour les mêmes fonctions.

Dépêches Télégraphiques

Transmises à l'Abeille.

Suite des nouvelles par l'Indian.

VÉRONE MENACÉE PAR LES FRANÇAIS.

Marché de Liverpool.

Liverpool, 6 juillet—Des 19,000 balles vendues depuis le départ du Canada, 1,000 ont été prises par les spéculateurs et les exportateurs.

Middling Orléans, 6 7/8; Middling Uplands, 6 3/4.

Les avis de Manchester sont favorables. La demande pour les articles de fabrique et les cotons filés s'est améliorée et les prix sont légèrement en hausse.

NOUVELLES DU THEATRE DE LA GUERRE

Londres, 6 juillet—Les derniers avis du théâtre de la guerre annoncent qu'il n'y a pas eu d'engagement sérieux depuis la grande bataille de Solferino.

Les opérations du siége de Peschiera sont poussées avec vigueur par le roi Victor-Emmanuel.

La plus grande partie de l'armée française s'est dirigée vers Vérone et menace cette place où s'est renfermée la partie la plus considérable de l'armée autrichienne.

MOUVEMENS DES ARMÉES EN ITALIE.

Liverpool, 6 juillet—Le quartier-général de l'empereur Napoléon est maintenant à quatre lieues de Peschiera que l'armée sarde a étroitement investie. On entend distinctement le bruit de l'artillerie au quartier-général impérial. Le canon gronde nuit et jour dans la direction de Peschiera.

Les avant postes de l'armée autrichienne ne sont qu'à une petite distance de Villafranca où se trouve le maréchal Neil avec son corps d'armée.

Le découragement est si grand parmi les Autrichiens qu'on doute qu'ils acceptent une autre bataille rangée.

On assure qu'un corps de troupes françaises a débarqué sur les côtes de l'Adriatique.

Le pont de Cherso, à Valiego, a été détruit.

L'armée française, y compris le corps commandé par le prince Napoléon, doit investir Vérone. Le siége de Peschiera sera maintenu par une partie seulement de l'armée sarde.

Les Autrichiens se sont retirés de Bromio, et les Piémontais s'avancent vers la passe de Stelrio.

Une dépêche de Turin annonce que 20,000 hommes des troupes alliées maintenant à Milan et 10,000 hommes de la garnison laissée à Turin, ont reçu l'ordre de marcher sur Brescia.

Les vivres sont très rares dans les villages occupés par les alliés.

MOUVEMENTS EN ALLEMAGNE.

Le correspondant du *London Times*, écrivant de Berlin à ce journal, lui dit que les nouvelles propositions du gouvernement prussien sont entre les mains des ministres russes et anglais et que dans une semaine l'armée prussienne sera en marche pour les frontières de la Russie et de la France. Deux corps d'armée veilleront sur les frontières de l'est, du côté de la Russie, et 140,000 hommes seront placés à la frontière inférieure et centrale du Rhin. Lorsque ces préparatifs seront terminés, la Prusse proposera aux puissances belligérantes des conditions de paix, telles qu'on sait d'avance que l'empereur Napoléon les repoussera. Ce sera le signal pour l'armée prussienne d'entrer en campagne, de se prononcer pour l'Autriche et de prendre une part active à la guerre.

NOUVELLES D'EUROPE
d'un jour plus récentes.

Arrivée du City of Washington

LA SARDAIGNE et les ETATS PONTIFICAUX.

CRAINTES D'UNE INVASION EN ANGLETERRE.

ANCONE EN ETAT DE SIÉGE.

200,000 AUTRICHIENS en ligne de bataille.

Une autre grande Bataille DEVANT AVOIR LIEU.

GARIBALDI AU TYROL.

CONFLIT SÉRIEUX DANS LA VALTELINE.

PROCLAMATION DE KOSSUTH AUX HONGROIS.

Nouvelles de l'Inde et de Chine.

Hausse sur les cotons.

Sandy-Hook, 18 juillet.—Le steamship *City of Washington*, capitaine Petrie, est arrivé à cette pointe cet après-midi à 3 heures.

Il a quitté Liverpool le mercredi 6 de ce mois et a touché à Cork le lendemain 7, et apporte conséquemment des nouvelles plus récentes d'un jour que celles reçues par l'*Indian* à Québec.

Le steamship *North Briton*, de Québec, est entré à Liverpool le 5 courant.

Marché au coton de Liverpool.

Du télégraphe de Liverpool à Cork, 7 juillet.—Les ventes de coton de mercredi se sont élevées à 15,000 balles. Les achats ont été faits en grande partie par le commerce.

Toutes les qualités de coton ont subi une légère hausse dans les prix.

Les ventes de coton, aujourd'hui, jeudi, sont évaluées à 8,000 balles.

Le marché s'est clos ferme à une légère hausse sur les cours apportés par l'*Indian*.

Consolidés.—Londres, 7 juillet.—Les fonds continuent à s'améliorer, et on note une hausse de 1/8.—Contre argent, les consolidés ont clos à 93 1/4 et 93 1/2.

Céréales.—Liverpool, 7 juillet.—Le marché aux céréales a clos avec tiédeur; et les cours ne sont que nominaux.

Le maïs jaune a éprouvé de grandes demandes, et le marché était ferme à la clôture; le maïs blanc est coté 7 sh 6 d à 7 sh 9 d le quintal. La farine languit.

Sécurités Américaines.—Londres, 6 juillet.—Les sécurités américaines se vendent lentement; les cours n'ont pas changé; mais à midi, les demandes ont été plus grandes.

NOUVELLES POLITIQUES.

Londres, 6 juillet—Selon les dernières nouvelles du théâtre de la guerre, il paraît que l'on s'attend à une autre grande bataille sur les bords de la rivière Adage.

Etats Pontificaux.—Ancône, le principal port des Etats du Pape sur l'Adriatique, a été mis en état de siége, par ordre du gouvernement papal.

Angleterre.—On rapporte que tous les steamers transportant les malles, ont été requis de s'armer.

France.—Paris, 5 juillet.—Le *Siècle* ayant publié un article relatif aux vues politiques de l'empereur sur les Etats Pontificaux, le gouvernement français s'est empressé de le condamner dans le journal officiel, qui a, au contraire, affirmé que le respect pour la papauté forme un des points du programme de Napoléon.

Turin, 5 juillet.—Le comte Cavour, dans une lettre adressée à la Junta de Boulogne, dit que le roi Victor-Emmanuel n'acceptera pas l'union d'aucune partie des Etats du Pape avec le Piémont, mais qu'il recevra toutes les forces romaines qui viendront se joindre à son armée pour coopérer avec elle à obtenir l'indépendance de l'Italie.

Paris, 6 juillet.—Les troupes françaises sous les ordres du maréchal Pélissier, formant l'armée d'observation, doivent quitter leur cantonnement le 13 de ce mois.

Cette armée se compose actuellement de 160,000 hommes d'infanterie et de 12,000 de cavalerie, ainsi que de 400 pièces d'artillerie.

La Russie, la France et la Turquie.

Le correspondant de Vienne, du *London Times*, dit qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire entre la France, la Russie et la Turquie, et il exprime l'opinion que des négociations sont entamées entre ces premières puissances, pour entraîner la Turquie à se joindre aux alliés contre l'Autriche.

Afin de se trouver prête à tout événement, l'Autriche a détaché un corps d'armée qui se rend sur les frontières de la Servie.

Elle a également ordonné à tous les officiers en congé d'avoir à se joindre à la levée de recrues.

PARLEMENT ANGLAIS.

Londres, 6 juillet.—Dans la Chambre des Pairs, Lord Lindhurst a pris la parole pour recommander fortement que le gouvernement se mette vigoureusement sur la défensive, tant sur mer que sur terre. Il a peu de confiance dans l'assertion que la France n'a aucun désir d'envahir l'Angleterre. L'orateur termine en disant que l'Angleterre peut rester parfaitement indépendante des ménagements de la France et ne se reposer que sur la bravoure de son peuple.

On assure que l'on offrira à M. Cobden la place de gouverneur-général du Canada.

Paris, 6 juillet—On fait de nouveau courir le bruit que l'empereur doit revenir à Paris vers la mi-juillet.

INDE ET CHINE.

Des nouvelles récentes de l'Inde et de Chine ont été reçues à Londres.

Les troupes françaises en Cochinchine ont défait les troupes insulaires, se sont emparées du fort et enlevé vingt pièces de canon qui s'y trouvaient. La perte de l'ennemi a été de 500 hommes, et celle des Français de 140 tués et 30 blessés.

Les nouvelles de l'Inde disent que Nena-Sahib et d'autres principaux chefs des insurgés ont été défaits et dispersés.

Les transactions sur le thé à Hong-Kong ont été presque suspendues par suite des prix exorbitants des détenteurs.

DERNIÈRES NOUVELLES PAR TELEGRAPHE.

Londres, 7 juillet.—(télégraphe de Londres à Queenstown.)—Le correspondant de Paris, du *London Times*, dit que le ministère de la guerre en France a eu une nouvelle entrevue avec le maréchal Pélissier, au sujet de l'organisation de l'armée de l'Est.

La huitième division de l'armée doit être concentrée à Lyon, pour le prochain renfort de l'armée d'Italie.

Une dépêche de Trieste, datée d'aujourd'hui (7) dit que des procédures légales ont été instituées contre les membres de sociétés secrètes à Messine et que plusieurs arrestations ont été faites.

Ancône, 30 juin.—Le général Kalbermatten, commandant en chef des troupes suisses au service du Pape, a pris le commandement de la ville et a ordonné le désarmement de tous les habitants.

A Messine, l'amiral sarde a fait une adresse au peuple.

Les dernières dépêches du théâtre de la guerre disent qu'on croit que les Autrichiens ont deux-cent-mille hommes en ligne de bataille.

Une dépêche de Paris dit que de nouveaux bataillons s'organisent dans la capitale.

Le Times de Londres dit que les Autrichiens ne se tiendront que sur la défensive.

Garibaldi est entré au Tyrol, par la passe de Stelvio, et le prince Windischgratz a été expédié à Berlin pour annoncer ce fait.

Nouvelles de la Californie.

Arrivée de la malle transcontinentale.

Inondations aux mines.

Candidatures pour le Congrès.

St Louis, 18 juillet—La malle de terre de la Californie est arrivée ici avec des avis de San Francisco jusqu'au 23 juin, c'est à dire de 4 jours plus récents que ceux reçus à la Nouvelle Orléans par le steamer *Weed*.

La fraction Lecomptoniste du parti démocrate a désigné comme ses candidats pour le Congrès MM. S. Latham, Burch et Scott.

Il y a eu de grandes inondations dans certaines régions minières. Toutes les rivières, grossies outre-mesure, ont franchi leurs bords et le pays est complètement sous l'eau depuis les Cascades jusqu'à Vancouver.

MM. Black et Cass.

Washington, 18 juillet.—L'avocat général Black, appelé à exprimer une opinion dans l'affaire d'Ernest, s'est prononcé contre celle de M. Cass. Il maintient qu'aucune puissance ne saurait exercer de droits vis-à-vis de ses nationaux naturalisés à l'étranger.

Bateaux à vapeur.

Vicksburg, 18 juillet—Le bateau à vapeur Charmer a été signalé dimanche, à 1 heure de l'après-midi, et le Diana, ce matin, à 2 heures, descendant le fleuve.

Un navire de la Nlle-Orléans incendié.

Charleston, 18 juillet—Le brick J. E., qui a fait voile de la Nlle-Orléans le 14 juin, a pris feu en mer et a été entièrement consumé. Le capitaine et l'équipage se sont sauvés et ont atteint les côtes de la Floride.

Boston, 18 juillet—Wm Holmes et sa femme, venant de la Nlle-Orléans, et demeurant à Plymouth en cet Etat, ont reçu un *writ d'habeas corpus* pour avoir à livrer leur esclave Martha qui a été conduite en cette ville. Elle se plaint d'avoir moins de liberté ici qu'à la Nouvelle-Orléans. Demain, la cour doit entendre les parties.

Compagnie d'Assurance d'Etat de la Louisiane.—C'est le nom d'une nouvelle compagnie d'assurance qui s'organise en ce moment et qui commencera ses opérations le 1er septembre prochain. Elle est constituée au capital de trois cent mille piastres divisé par action de cent piastres. Bien que l'assurance mutuelle ait en grande partie remplacé l'ancien système, les avantages qu'elle offre ne sont pas, on le sait, les mêmes pour toutes les catégories d'assurés. Parmi ces derniers beaucoup, soit à cause de la faiblesse de la prime qu'ils paient, soit par leur position qui les force d'employer des agents pour les représenter, ne sauraient compter sur une part dans le scrip émis. On conçoit donc qu'il leur est indifférent de s'adresser à une compagnie mutuelle ou à une compagnie constituée sur l'ancien pied. Dès lors, il est facile de comprendre que le succès d'une compagnie par actions dépend principalement de la confiance qu'elle inspire, de sa bonne administration et des amis qu'elle se fait dans les différentes classes de la population. Les hommes honorables qui sont à la tête de la Compagnie d'Assurance d'Etat de la Louisiane, sont pour nous une garantie certaine qu'elle remplira toutes les conditions que nous venons d'indiquer. Elle se fera, nous n'en doutons pas, une rapide clientèle et prendra place parmi nos compagnies d'assurance les plus populaires. Sa charte paraîtra incessamment dans nos colonnes.

Leçons d'Italien.—On verra aux annonces que M. F. Pini, professeur d'italien, s'engage à enseigner cette langue en trois mois aux personnes intelligentes qui voudront déployer un degré suffisant d'application. S'adresser au magasin de musique de M. Dasili, 86 rue de Chartres.

L'approche du grand conflit.

M. Russell, le correspondant du *Times* de Londres, qui a peint avec une touche si vigoureuse les scènes de la campagne de Crimée, et plus tard les épisodes de l'insurrection des Indes, a repris, dit le *Courrier des Etats Unis*, sa plume pour décrire les batailles de la guerre d'Italie. Le passage suivant d'une de ses lettres au *Times* avant la bataille de Solferino, montre suffisamment que, pour la verve, la richesse du style et la force des pensées, M. Russell est encore digne de la place éminente qu'il a su prendre dans la presse britannique.

"La marche des alliés n'est pas différente des mouvements d'un gigantesque boa constrictor poursuivant sa proie; de repli en repli, son corps énorme roule en avant sans interruption, jusqu'à ce que soudainement il s'arrête. La proie doit être tout près, car il rapproche ses replis autant que le lui permet sa mobilité massive, comme s'il se préparait à s'élancer. Telle est, en ce moment même, sa position. La masse de son corps roulée en spirale compacte et paraissant inactive; tandis que la tête s'avançant seule semble mesurer la distance. C'est la concentration de la force et de l'énergie avant d'en faire l'emploi. La plus grande partie de l'armée est massée dans un espace comparativement étroit, d'où elle peut bondir en avant, en un instant, dans une direction quelconque où sa présence puisse être nécessaire.

"Il y a eu aujourd'hui un conseil de guerre pour décider ce point, ou plutôt pour discuter la question, car il n'y a qu'une personne qui décide,—le commandant en chef des armées alliées,—et ses décisions sont toujours soudaines, inattendues. A coup sûr, nul ne sait où il passera la nuit, nul ne sait où il va; l'ordre arrive au dernier moment, et tous doivent partir. Cette discrétion est si frappante qu'on répète dans l'armée: "Il fait la guerre aux conspirateurs." Ce dicton est assez exact, car jamais conspirateur ne garda mieux le secret de ses plans. Parfois même on fait des marches et des contremarches que l'on croit destinées spécialement à dérouter les calculs et à induire les gens en erreur. Toutefois, vous pouvez être certain d'une chose,—le fameux quadrilatère avait été l'objet d'études particulières, longtemps avant la guerre, et comme on ne se dissimule pas sa force, on s'est pourvu de moyens d'attaque proportionnés à l'entreprise. Quels sont ces moyens? Vous n'espérez pas, sans doute, que je vous le dise; mais attendez-vous à quelque chose d'étonnant, aux choses les plus surprenantes.

"En un mot, laissez votre imagination errer dans un monde de conjectures, et lorsqu'elle sera le plus éloignée de tout ce qui est familier à vos idées, vous serez le plus près de la vérité."

CHRONIQUE LOCALE.

Mortalité.—Il y a eu 148 décès durant la semaine expirée dimanche soir, 17 courant. Pas un seul cas de fièvre jaune.

Blessé—Un nègre dont la police n'a pas pu apprendre le nom, a été grièvement blessé d'un coup de couteau, dimanche soir, au coin des rues Dumaine et Claiborne, par deux blancs, qui ont échappé à la poursuite des officiers.

Le nègre s'est rendu chez lui. On ignore où il demeure.

Vols—M. Esnard, capitaine de la police d'Alger, a arrêté hier, Jno Johnson, Wm Wilkins et Jno O'Brian. Il les a envoyés devant le recorder Wiltz.—Les prévenus avaient dans leur esquif une caisse de chandelles et une caisse de marchandises sèches évaluées à vingt-cinq piastres qu'on les soupçonne d'avoir volées à bord du bateau à vapeur *Golden Age*, amarré de ce côté-ci du fleuve.

Une grande cave à liqueurs, en argent plaqué, deux carafes en verre taillé et une douzaine de verres à vin, ont été trouvés, hier, dans la maison qu'habite Mary Hughes, rue Gallatin. On croit que ces objets ont été volés à bord du *W. M. Morrison*.—Mary ayant déclaré que c'est un nommé Geo. Williams qui les avait déposés chez elle, l'individu a été arrêté et écroué par le recorder Wiltz qui a fixé l'instruction au 21 du courant.

Samuel B. Ryder a été arrêté, dans le 2me District, par l'officier Montiée, à la demande de M. S. A. Castanet, qui l'accuse d'avoir volé, dans son magasin, rue Conti, entre Chartres et passage de la Bourse, une bague en diamants évaluée à cent cinquante piastres. Il paraît que Ryder marchandait des diamants; profitant d'un moment favorable, il s'en enleva un et s'enfuit, mais M. Montiée ne tarda pas à lui mettre la main au collet.

Accusations—Alphonse Révoille, officier de police du Deuxième District, est accusé d'assaut et batterie par Pierre Sander.—Le plaignant déclare qu'il était tranquillement assis, dimanche soir, à la porte de son "boarding house" au coin des rues Orléans et Tremé; Révoille l'aborda et lui demanda s'il était adressé à lui; le plaignant lui répondit poliment qu'il ne lui avait pas parlé. Là-dessus, l'accusé plongea la main dans une de ses poches, et la retirant aussitôt, porta au plaignant un coup terrible au-dessus de l'œil. L'interrogatoire est fixé au 20 du courant.

Gustave Sonnenshein a déclaré, devant le recorder Wiltz, qu'Ernest Field, h. c. l., l'a assailli à main armée et a voulu le tuer, dans un café de l'encoignure Dauphine et Bienville. Il dit qu'il était assis et lisait un journal lorsque Field entra, alla à la buvette, renversa un pot d'eau et donna un démenti au garçon. Le plaignant lui ayant demandé de ne pas faire autant de bruit, Field répliqua qu'il ne craignait personne et que Sonnenshein devait se lever pour lui adresser la parole. Sonnenshein se leva et aussitôt l'accusé le frappa; le plaignant riposta et alla se réfugier dans son comptoir [illegible]. L'accusé tira un rasoir et s'élança sur Sonnenshein, mais ne réussit qu'à ouvrir une de ses manches.—Field a été écroué en attendant l'interrogatoire qui aura lieu le 28 de ce mois-ci.

Encore Surmer—Un affidavit accuse Augusta et Joe Hand de vol de cuivre sur le Belt Boat *Southerner*.

William Jackson, accusé d'avoir blessé [illegible] de deux coups de couteau, restera en prison en attendant le résultat de la blessure.

Patrick McGovern, que l'officier Dennis accuse de l'avoir assailli et d'avoir voulu le tuer, a été envoyé devant la Première Cour de District.—Cautionnement de $500.

Jno Mannen est accusé, par Elizabeth O'Reilly, de s'être introduit avec effraction chez elle, dimanche soir, dans la rue St. Joseph.

Jno Shanks, accusé d'avoir assailli Jno Byrne à main armée, a été envoyé devant la Première Cour de District.—Cautionnement de $500.

[illegible]

Accident—David Grant est tombé de son [illegible] en tournant l'encoignure St-James et Religieuses. Il a eu la cuisse gauche écrasée par les roues. On l'a transporté à l'hôpital.

Enfant égaré—On a recueilli un petit garçon qui errait dans les rues. Il a deux ou trois ans, les yeux bleus, et l'air intelligent. Ses parents peuvent le réclamer au No 118, rue Royale.

Coups et blessures—M. Andres Ferrer a comparu hier devant le recorder Wiltz sur l'affidavit de l'officier Lenfant qui l'accuse d'avoir assailli et voulu tuer M. Generoso Rodriguez, dimanche soir.

Nous avons déjà publié les détails de cette rencontre.

Le tribunal a accepté un cautionnement, la blessure de M. Rodriguez n'étant pas grave.

Université de la Louisiane—Les examens ont commencé hier à l'Université de la Louisiane, si habilement dirigée par M. Louis Dufau, et continueront jusqu'à la fin de la semaine.

La classe de mathématiques a ouvert la séance. Les élèves ont fait honneur au professeur Sears.

LA BATAILLE DE MAGENTA AU POINT DE VUE STRATÉGIQUE.

M. Saint-Ange, l'écrivain stratégiste du *Journal des Débats*, dont les articles ont été fort remarqués pendant la guerre de Crimée, vient de reprendre, à propos de la campagne actuelle d'Italie, le cours de ses intéressantes études militaires. Dans un premier travail il a esquissé à grands traits les fautes commises par le général Giulay dans les trois premières semaines de la guerre, alors que le chemin de Turin lui était ouvert et que les Français commençaient à arriver au secours des Piémontais. Continuant aujourd'hui son résumé des opérations, il analyse le mouvement tournant que les alliés ont effectué par Casale, Verceil et Novare, alors que les Autrichiens, trompés par la reconnaissance de Montebello, les attendaient sur la ligne du Pô entre Plaisance et Pavie, puis il apprécie la bataille de Magenta et les critiques dont elle a été l'objet. Son récit est plein de clarté et de vie, il sera lu avec intérêt, même par ceux qui sont étrangers à l'art de la guerre:

"Les résultats de la bataille ont été immenses, inespérés, puisqu'ils nous ont livré toute la Lombardie, le cours du Pô, les duchés de Parme et de Modène, Bologne, toutes les villes et les places fortes occupées par l'Autriche. Mais ne pouvant pas contester la victoire, on a tâché d'en amoindrir le mérite, et certaines critiques se sont produites à l'étranger au sujet de notre manœuvre sur Magenta. On a dit que nous avions passé sans motif déterminé le pont de Buffalora, uniquement parce qu'il s'est trouvé libre; que nous comptions ne rencontrer personne à Magenta, et que là nous nous étions compromis inconsidérément contre des forces très supérieures, faute d'avoir connu la marche de l'armée autrichienne que nous supposions en pleine retraite bien au delà du Tessin. La seule chose admissible, c'est que l'on ne s'attendait pas à rencontrer là des forces ennemies aussi considérables. Mais voici ce que j'objecte aux insinuations de l'envie.

"Comment pouvait-on ignorer complètement la présence de l'ennemi sur la rive gauche du Tessin, puisque le général de Mac Mahon avait dû s'y battre? Mais en admettant qu'on fût mal informé, je dis que parfois un général ne peut savoir où se trouve l'ennemi, surtout lorsqu'il en est séparé par un fleuve qui ne permet plus aux affidés et aux explorateurs de lui apporter des renseignements. A Lutzen, en 1813, Napoléon 1er fut littéralement surpris; il se dirigeait sur Leipzig (huit mois avant la bataille de ce nom) lorsque Wittgenstein, qui filait avec l'armée russo-prussienne le long de l'Elster, traverse vivement cette rivière et attaque notre armée en marche. Napoléon fit aussitôt ses dispositions et gagna la bataille, quoique pris au dépourvu. La bataille d'Eylau, pendant l'hiver de 1807, en Pologne, fut également une surprise exécutée sur nos cantonnements. On ne connut la marche des Russes qu'au moment de leur attaque. Napoléon se mit promptement en mesure de leur résister et de les repousser victorieusement. Son génie était servi par d'excellents soldats.

"Au reproche d'avoir opposé une seule division à une masse d'ennemis, je répondrai par un troisième exemple encore plus mémorable, qui va montrer tout à la fois et qu'un général ignore dans de certains cas la position ou la force de l'ennemi, et qu'un seul corps de bonnes troupes peut résister avec succès à une armée entière. Il s'agit ici de la bataille d'Iéna et du combat non moins célèbre d'Auerstaedt.

"Napoléon 1er, avant de livrer bataille, avait détaché le maréchal Davoust à Auerstaedt, sur la Saal et presque en arrière de l'armée prussienne, pour arrêter les fuyards au pont de la Saale, à Koesen, où se trouve un défilé que le maréchal se hâta d'occuper. L'empereur s'empara du plateau d'Iéna et attaqua les Prussiens avec sa rapidité habituelle. Il s'attendait à plus de résistance, et n'eut besoin d'employer qu'une partie de ses forces. Il n'avait eu affaire qu'à deux corps d'armée, celui du prince de Hohenlohe et celui du général Ruchel. L'armée prussienne, en effet, n'était point à Iéna. Où était-elle? L'empereur l'ignorait. Or, le roi de Prusse avec le gros de son armée, et le duc de Brunswick, qui en avait le commandement direct, ayant jugé prudent d'aller prendre position sur la ligne de l'Elbe, s'avançaient sur Auerstaedt pour passer la Saale au pont de Koesen. C'est là que Davoust soutint pendant toute une journée avec une constance héroïque les attaques redoublées d'une armée de 90 mille hommes, qui comptait dix mille hommes de cavalerie, et avec laquelle marchait la garde royale prussienne. Si Davoust eût cédé ou s'il n'eût pas commandé à des soldats intrépides, la victoire d'Iéna restait incomplète, et une seule journée n'eût pas décidé du sort de la Prusse.

"Une seule journée a décidé aussi du sort de la Lombardie, et j'attribue nettement ce grand succès à l'attaque exécutée par la garde sur Buffalora et Magenta, soit que l'on ait cru ce point dégarni, soit que l'on fût informé de son occupation par l'ennemi en force. On pouvait tout affronter avec une division de première élite, composée de soldats aguerris dans des campagnes précédentes, soldats rendus comme invincibles par l'entrain du courage et la fermeté du point d'honneur.

"Nos pertes de Magenta, qui avaient été singulièrement exagérées par des descriptions très vives de la bataille, se sont montées pour toute l'armée, d'après les états officiels des corps, à 4444 hommes tués, blessés ou disparus, dont 534 morts seulement. Que l'on double ce chiffre si l'on veut, que l'on songe aux résultats décisifs de cette grande affaire, et que l'on compare nos pertes à celles qu'entraînaient les batailles du premier Empire.

"Les braves de la garde, et ceux qui sont arrivés les premiers pour les soutenir, ont rendu, par leur constance intrépide, un signalé service à l'armée, en se sacrifiant pour elle. Ne voit-on pas, en effet, que si les Autrichiens n'eussent pas été contenus pendant quatre heures par des troupes qui valaient un corps d'armée, toutes leurs forces auraient pu se porter sur Turbigo au moment même où une partie seulement de notre armée avait passé sur la rive lombarde, au moment où le reste défilait lentement par les ponts, et lorsque le maréchal Canrobert arrivait à peine au bord du Tessin? Que l'on songe aux conséquences que pouvait entraîner, dans une pareille situation, une attaque un peu vigoureuse de la part de l'armée autrichienne. Mais les critiques n'ont pas réfléchi à tout cela. Sans avoir étudié les choses de guerre, ils se sont hasardés témérairement à juger une opération que la raison et l'événement justifient. On peut ajouter que même étant bien informé de la présence de l'ennemi en force à Magenta, il était nécessaire de se montrer à Buffalora pour le tenir en échec, car on l'empêchait par là de s'avancer sur Turbigo, dans la crainte qu'il devait éprouver alors d'être suivi ou flanqué dans sa marche.

"Voici, en dernière analyse, comment il faut comprendre l'opération des alliés sur le Tessin: on pensait avoir une plus forte avance sur l'ennemi, et l'on comptait que toute l'armée aurait achevé de passer les ponts dans la matinée du 4; mais ce passage éprouva des retards. Un autre retard fut causé par le combat que le général de MacMahon dut livrer à la division Gordon, incident tout à fait imprévu, puisque cette division arrivait le matin même de Milan. Enfin on trouva l'ennemi en force à Magenta quand on avait lieu de le croire du côté de Pavie ou de Biasco. Le plan primitif consistait donc à se porter par la grande route de Milan, sur Melegnano et Lodi, pour intercepter la ligne de l'Adda aux Autrichiens, qui par là se trouveraient réduits à se retirer sur Pizzighettone, par Binasco et Casal-Pusterlengo. Mais le général Giulay avait très-habilement et très-rapidement rassemblé sur la rive lombarde du Tessin, à Buffalora et à Magenta, la plus grande partie de son armée. Dès lors le plan des alliés dut se compléter par une victoire qui en effet leur livra, d'un seul coup Milan et toute la Lombardie, contraignant les Autrichiens, par la force des armes, à une retraite à laquelle on avait compté les obliger par le seul effet d'une grande manœuvre stratégique.

Kossuth à Gênes.—On écrit de Gênes, le 22 juin:

"Louis Kossuth est arrivé ce matin, entre sept et huit heures. Ses compatriotes, ici réunis depuis quelques jours, se sont portés à sa rencontre sur une barque pavoisée. L'ex gouverneur de la Hongrie indépendante est seul descendu du paquebot, avec son aide-de-camp, M. Figgel-Messy; les autres voyageurs ont dû attendre que leurs passeports fussent vérifiés. Sur le quai, où la foule était amassée, les Hongrois ont été salués avec un très vif enthousiasme des cris de: *Vive la Hongrie!*

"L'organisation de la légion hongroise continue. Déjà huit à neuf cents hommes sont réunis à Acqui, sous le commandement du général Klapka, ancien aide-de-camp de Kossuth. Leur nombre augmente tous les jours.

"Voici de quelle curieuse manière s'est formé le noyau de cette légion.

"Des prisonniers autrichiens sont amenés à Gênes. Aussitôt des exilés hongrois se portent au milieu d'eux et demandent en leur langue nationale:

"—Y a-t-il ici des Hongrois?

"—Présents!

"—Voulez-vous combattre les Autrichiens?

"—Oui! partons! vive la patrie!

"Et, avec mille démonstrations de joie, les prisonniers acceptent d'être enrôlés sous les drapeaux de leurs compatriotes.

"L'armée de Garibaldi contient déjà une vingtaine de Hongrois. Parmi eux on a déjà signalé le comte Teleki (Sandor) et le colonel Türr.

LETTRES DE SOLDATS AUTRICHIENS.

On écrit de Gênes, 21 juin, au *Siècle*:

J'ai sous les yeux en ce moment un grand nombre de lettres de soldats autrichiens [illegible]

Bergame, 5 juin.

Mes chers parents,

Dans ma lettre du 29 du mois passé, je vous avais dit que nous resterions à Vérone; cependant, nous n'y avons passé qu'une nuit car le lendemain l'ordre est venu de nous rendre à Milan, et puis sur le chemin un télégramme est venu devant nous pour nous arrêter à Bergame. Donc, nous sommes venus ici de Vérone, par Brescia, le lundi soir, et mercredi, c'est-à-dire le 1er, j'étais aux avant postes, mais nous n'avons aperçu qu'une patrouille ennemie, qui s'est retirée en nous voyant.

Demain nous allons plus loin, car le fameux brigand Garibaldi est par ici, et nous avons l'ordre de le chasser. J'aimerais mieux me battre contre des soldats réguliers; mais jusqu'à ce que vous receviez cette lettre, nous nous serons certainement battus. Depuis que j'ai quitté Leipzig, nous n'avions vraiment pas une heure pour nous reposer, et depuis cinq jours nous ne nous sommes pas même déshabillés; mais ce n'est pas encore le pire, car la pluie tombe que c'est un plaisir, et, n'ayant pas même d'abri, nous sommes tout trempés et ruisselant d'eau.

J'aimerais savoir comment vous êtes à la maison et ce que vous pensez de ce que je ne suis pas encore officier. N'importe! je le serai bientôt; mais j'ai l'expérience que le monde est bien ingrat et rempli de méchants, même ceux qui devraient être les plus justes. J'ai perdu mon capitaine. Pauvre Kobb! quel brave homme c'était! Cependant, c'est à cause de lui que je ne suis pas encore officier. Je vous dirai cela si Dieu me ramène enfin chez nous. Mon nouveau capitaine s'appelle Artner.

Mes chers parents, pensez quelquefois à moi, et ne soyez pas tristes: le bon Dieu m'aidera, et peut-être je ne mourrai pas. Je n'aurais pas peur du tout si je ne pensais pas que mes parens et mes frères et sœurs resteront en vie si je pouvais recevoir un seul baiser.

On mène à Vérone, de Milan et de Piémont, deux ou trois cents blessés chaque jour. J'ai parlé avec plusieurs, surtout avec un qui était avec moi à l'école, et qui est entré dans un autre régiment, et que j'ai accompagné au chemin de fer. Maintenant il est revenu lieutenant et est blessé à Vérone.

Je vous dirai un jour, si je retourne à la maison, comme on nous a bien reçus en Allemagne. C'était partout une fête. On nous a accueillis avec grande joie. On nous a si bien traités! Et puis viennent les Saxons. A l'étranger, nous avons passé par Dresde, Leipzig, Bamberg, Varnberg, Hof et Munich; en Tyrol, par Kuffstein et Inspruck, toujours en chemin de fer, et puis par Botzen, Brixen, Trient, Roveredo, Vérone, Brescia, et me voici à Bergame.

L'Italie est bien belle; le pays est magnifique, mais il est habité par un vilain peuple, qui nous déteste; il y a de bien belles filles, mais elles ne sont pas pour nous.

Adieu, mes chers parents; écrivez-moi à Bergame; j'aurai bien ma lettre. Je vous embrasse avec mes frères et mes sœurs.

Votre fils affectueux,
Carl Stoffer.

Bergame, 5 juin.

Mes chers parents,

Je ne vous écris pas cette lettre avec grande joie, et je vous apprends que mon sort n'est pas bon du tout, mais au contraire bien triste, car nous ne nous reposons nulle part, et je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, et à chaque instant peut venir l'ordre d'aller plus loin, et tout cela est bien triste et bien désagréable.

Nous avons passé par la Bavière et la Saxe, qui ne sont pas des provinces de notre empereur. Mais on nous a reçu partout très bien, avec beaucoup de bonté, et on nous a fêtés dans toutes ces villes; et puis, j'ai été aussi en Tyrol, et maintenant je suis en Italie, où personne ne veut des billets de banque, et il n'y a que l'or et l'argent qui aient cours.

Mon cher père, ma chère mère, je vous souhaite bonne santé, et à mes frères et à mes sœurs: je salue tous mes bons amis, et je suis votre fils obéissant.

Johann.

Bergame, 5 juin.

Ma chère mère,

J'écris ces lignes en pleurant ma malheureuse vie de soldat, qui me navre jusqu'au fond du cœur. Je prie Dieu que ces lignes trouvent ma chère mère en bonne santé, et mes sœurs aussi. Ecrivez-moi si vous recevez cette lettre et si vous avez reçu mon autre lettre. Je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, où les billets de banque ne servent pas, et où l'on ne veut que de l'or ou de l'argent.

Nous n'avons pas de repos nulle part, et à chaque instant il faut marcher, et juste, dans ce moment, nous avons l'ordre de partir encore d'ici, ou pour le champ de bataille, ou pour le camp. Nous sommes venus par la Saxe et la Bavière, qui sont des provinces étrangères, où on nous a partout très bien reçus, et on nous donnait tout ce que nous voulions, à boire et à manger pour rien. On nous a fêtés dans chaque ville où nous sommes venus en Allemagne. Je prie Dieu au moins de me conserver ma santé, et à ma mère et à mes sœurs aussi.

Je suis votre fils obéissant, Franz.

FEUILLETON.
LES MORMONS.

VI.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

[Suite.]

Hélène mit fin à la conversation des deux hommes en proposant une place dans son chariot au Batteur d'Estrade, affaibli par la fièvre; Martha suivit, et fit de même invitation à Georges: tous deux acceptèrent.

Vers les six heures du matin, la caravane fit une halte forcée et prévue; elle venait d'atteindre les bords de la Rivière-Douce.

Le passage d'une rivière, dans les déserts du Nouveau-Monde, est une opération longue, difficile, compliquée et presque toujours périlleuse; elle a été décrite par tant de voyageurs, que l'on croit inutile de la détailler minutieusement ici.

Joaquin Dick, descendu de chariot, était allé reconnaître l'état des lieux: un simple coup-d'œil lui apprit que le passage était impraticable; il retourna auprès de Miles de Bosse, leur faire part de ce contre-temps qui prolongeait indéfiniment leur pénible voyage.

L'on a vu parfois des caravanes mormones attendre pendant des mois entiers—en proie aux plus dures privations—qu'une rivière devînt guéable.

Les jeunes filles abandonnèrent à leur tour leur lourd véhicule, et accompagnées de Georges et de Joaquin Dick, se rendirent à pied sur les bords de la Sweet-River.

Quel fut leur étonnement, et surtout celui du Batteur d'Estrade, lorsqu'ils aperçurent, en arrivant, un chariot énorme qui, tiré par un nombreux attelage, avait déjà franchi les deux tiers de la largeur de la rivière: l'eau ne dépassait guère le moyeu des roues; cependant la rapidité du courant était telle, que les conducteurs avaient dû abaisser le tapis sur les yeux des mules pour les garantir du vertige.

Le Batteur d'Estrade, qui connaissait depuis longtemps la *Sweet-River*, et l'avait déjà traversée plusieurs fois, se crut le jouet d'un rêve; il se refusait au témoignage de ses sens.

Deux cordes placées parallèlement, allant d'une rive à l'autre, et élevées sur des perches à environ cent cinquante centimètres au-dessus du niveau de l'eau, simulaient comme un va-et-vient.—Joaquin Dick,—malgré sa rare expérience des choses du désert, ne put se rendre compte de leur emploi.

—La rivière est donc guéable? demanda-t-il à un Mormon qui se disposait à y entrer à cheval.

—Dieu renverse les obstacles qui entravent la marche de son peuple! s'écria le Mormon avec un fanatisme qui n'était pas dénué d'orgueil.

Cette réponse, qui ne lui apprenait rien, détermina Joaquin Dick à chercher par lui-même l'explication de ce mystère; il lança Gabilan dans la *Sweet-River*.

A peine l'excellent animal se fut-il avancé de quelques pas, que le Batteur d'Estrade eut le mot de l'énigme: une chaussée large de près de dix pieds et solidement construite avec des arbres entiers et de gros blocs de pierre, coupait et barrait en entier la rivière. Cet ouvrage digne de légions romaines, était dû à la dernière caravane mormone et lui avait coûté plus de trois mois de travaux pénibles et gratuits!

Quant aux deux cordes, elles indiquaient le chemin que l'on devait suivre; car de chaque côté de la chaussée, l'eau atteignait près de quatre mètres de profondeur.

—Que seront les Mormons dans un siècle? se demandait Joaquin Dick pensif; une légende, ou une puissante république? Dieu seul le sait.

L'ordre établi dans la caravane était tel, que, cinq heures plus tard, chariots, cavaliers et piétons avaient tous passé la rivière sans qu'un seul accident n'eût interrompu cette délicate et dangereuse manœuvre.

Une heure après, c'est-à-dire, lorsque la caravane était déjà éloignée de la Sweet-River, dont la rive boisée n'était pas propice à un campement, arriva sur les bords une petite charrette traînée par deux mules maigres et fatiguées. Le retard éprouvé par ce peu luxueux et confortable équipage, provenait d'un accident; une roue qui s'était cassée et qu'il avait fallu raccommoder.

Un seul cavalier, monté sur un fort bon et beau cheval, escortait la petite charrette dans laquelle se prélassait Mlle Sydonie.

Ce cavalier était le grave et placide Caton.

—Chère et honorable Miss, lui dit-il, dépêchons nous, je vous prie. Il n'est pas prudent, dans la Prairie, de s'écarter de ses compagnons de route. Je suppose que, si vous étiez pressée, cela nuirait considérablement à votre beauté.

—Quoi! Monsieur Caton, vous voulez que je passe toute seule cette rivière! s'écria l'ex-dame de compagnie avec effroi.

—Il n'y a aucun danger, excellente Miss, lui répondit-il.

—Si les mules allaient s'emporter?

—C'est à peine si elles peuvent marcher.

—Si elles s'abattent?

—Elles se relèveront: il n'y a pas plus de deux pieds d'eau.

—Si les roues allaient se rompre et se détacher; elles sont si peu solides!

—Ceci est, en effet, une objection raisonnable, dit Caton; [illegible]

Si la vieille fille avait vu le sourire infernal qui contournait les lèvres de l'ex-quaker, elle se serait aussitôt jetée en bas de la charrette et aurait certainement appelé au secours, car ce sourire ne laissait pas place au doute.

—Attendez-moi donc, Monsieur Caton, s'écria-t-elle en le voyant éperonner son cheval et prendre sur elle une avance considérable.

—Caton, au lieu de répondre, accéléra encore la marche de sa monture et ne tarda pas à atteindre la rive.

A peine y abordait-il, qu'un cri atroce, déchirant, plein d'angoisse, frappa ses oreilles et fit briller ses petits yeux d'une expression de joie féroce: une des roues de derrière de la charrette,—celle qu'il avait si bien raccommodée,—s'était détachée; et l'informe véhicule, perdant l'équilibre, venait de rouler dans la rivière.

Quant à Mlle Sydonie, l'instinct de la conservation lui avait fait saisir l'une des deux cordes qui indiquaient le chemin; corde que la charrette avait entraînée dans sa chute; elle s'y cramponnait avec toute l'énergie du désespoir:

—A moi.... au secours.... Caton.... au secours!.... s'écria-t-elle en se sentant emportée par le courant.

L'homme de confiance de Hiram-Harris s'empressa de descendre de cheval, et, tirant de sa poche un long couteau affilé:

—C'est cette corde que vous voulez, chère amie de ma vie! dit-il, je n'ai rien à vous refuser...... Que votre volonté soit faite! La voici!

Il coupa aussitôt la corde.

Un dernier cri que la malheureuse Sydonie n'eut pas le temps d'achever; un léger remous, qui rida pendant quelques secondes la surface de l'eau, et tout rentra dans le calme et le silence.

—La charrette et les mules ne valaient pas ensemble quinze dollars! se dit Caton tout joyeux. C'est là une superbe affaire! Voilà comme quoi, quand on a de la patience et que l'on sait saisir les bonnes occasions, l'on obtient, sans presque bourse délier, de magnifiques résultats!

L'ex-quaker remonta alors à cheval et s'éloigna en chantonnant une hymne mormone. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était senti aussi content et satisfait de soi-même.

Il n'y avait pas une minute que l'ingénieux Caton avait abandonné le théâtre de son exploit, lorsqu'un cavalier lancé à fond de train, apparut sur la rive: il jeta un rapide coup-d'œil sur la rivière et aperçut la charrette flottant au gré du courant; puis, un peu plus loin, sur la rive, le tronçon de la corde si généreusement concédée par l'ex-quaker à l'ex-dame de compagnie.

—Encore un crime! dit-il avec une expression que l'on aurait été fort embarrassé pour définir, et qui se rapprochait assez d'un farouche contentement.

Alors il tira de la poche de sa veste un agenda, et se mit à y tracer rapidement quelques lignes.

En ce moment, une voix qui partait de derrière lui et qui l'interpellait, fit tressaillir le cavalier; il devint très pâle, et portant la main droite aux fontes de ses pistolets, se retourna vivement:

—Vous, Senor! s'écria-t-il avec une sorte de stupéfaction, en apercevant Joaquin Dick.

—Pourquoi cet étonnement? Ma présence ici n'a rien de bien extraordinaire, Monsieur Williams!

Le négociant en pelleteries resta un moment sans répondre.

—Senor, dit-il enfin, une explication est devenue nécessaire entre nous deux.

—A quoi bon, Monsieur Williams? je ne connais rien au commerce des pelleteries.

—Avant tout, Senor, poursuivit le jeune homme pâle, sans accepter ni repousser cette insolente raillerie, je désire savoir votre nom.

—A quoi cela vous avancera-t-il, que je vous apprenne que l'on m'appelle Wilson, de même que vous l'on vous nomme Williams?

—Ainsi, vous vous nommez Wilson?

—Non! dit le Batteur d'Estrade, mais je n'aime pas à être dupe dans un marché; or, un faux Williams ne mérite qu'un faux Wilson.

Un nouveau silence se fit entre les deux hommes. Ce fut le Batteur d'Estrade qui le rompit.

—Senor Williams, dit-il en souriant, je suis dans mon tort, car, après tout, ce n'est pas vous qui êtes venu me chercher, mais bien moi qui suis allé à vous... Je n'ai nul intérêt à cacher mon nom, et le voudrais-je que cela ne serait pas possible. Il y a dans la caravane des personnes qui me connaissent. Ce n'est donc pas une preuve de confiance, mais simplement de complaisance que je donne en vous apprenant que je me nomme Joaquin Dick.

—Joaquin Dick, le célèbre Batteur d'Estrade! répéta Williams avec un étonnement et une joie qu'il ne chercha pas à cacher, c'est impossible!

—Pourquoi?

—Parce que ce serait pour moi trop de chance..... Voilà près d'un an que je vous cherche partout en vain.....

—Eh bien! me voici! répondit tranquillement Joaquin Dick. En quoi, Monsieur Williams, puis-je vous être utile?

A continuer. PAUL DUPLESSIS.

Décédé, hier soir, à huit heures, à l'âge de 51 ans, GUILLAUME PRECHE, natif de Bordeaux. Ses amis et connaissances sont priés d'assister à son enterrement, qui aura lieu AUJOURD'HUI, à 4 1/2 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière demeure, rue Conti, No 8, entre Chartres et Levée.

De la part de sa famille.

SERVICE FUNEBRE.

Décédé lundi 4 juillet, à huit heures du matin, chez son frère, au Lac Charles, paroisse Calcasieu, à l'âge de 58 ans, le Rev. J. M. LEBLANC, fondateur de l'église Ste-Anne, rue St-Philippe (Nlle-Orléans). Le clergé de la Nouvelle-Orléans, la congrégation de l'église Ste-Anne, qu'il a desservie plusieurs années, celle St-Augustin où il a été 4 ans vicaire, ses amis et connaissances sont respectueusement invités à son SERVICE qui sera chanté mercredi prochain, 20 juillet, dans l'église Ste-Anne, à 8 1/2 heures du matin. 18 juil—2f

L'ELIXIR DE WRIGHT. [illegible]
A vendre, à la Nlle-Orléans en gros et en détail par J. WRIGHT & Co., Nos 21 et 151, rue de Chartres.

AUX FAMILLES. [illegible] Dalley [illegible]
A vendre, à la Nlle-Orléans, en gros et en détail par J. WRIGHT & Co., Nos 21 et 151, rue de Chartres.

LES VERS, le fléau des enfants, n'ont rien de redoutable depuis l'introduction du VERMIFUGE CANADIEN DE WINER [illegible]
A vendre, à la Nlle-Orléans, en gros et en détail par J. WRIGHT & Co., Seuls Propriétaires. Nos 21 et 151, rue de Chartres.

LE FLUIDE EXTRAIT COMPOSÉ DE HELMBOLD [illegible]
J. WRIGHT & Co., Agents généraux, Nos 21 et 151 rue de Chartres.

L'AFFAIBLISSEMENT GÉNÉRAL DES FACULTÉS [illegible]
J. WRIGHT & Co.

Vermifuge du Dr. McLane!
AUTRE TÉMOIGNAGE DE MÉDECIN.
Morrisonville, Shelby Co. Ky., 2 avril 1849.
MM. Fleming Bros.— [illegible]
L. CARTER, M. D.
[illegible] FLEMING BROS. [illegible]
SHOVE & READ, Agents en gros pour le Sud, 111 et 113, rue de Chartres.

GRAINES POUR JARDINS.
M. E. Leuc, [illegible]
BARNES & PARK, New-York.

AUX DAMES!
[illegible]

LA CHALEUR.
[illegible]
SALSEPAREILLE DE HURLEY.
[illegible]
J. WRIGHT & Co., Agents généraux, Nos 21 et 151 rue de Chartres.

$24 SEULEMENT
POUR APPRENDRE LA LANGUE ITALIENNE.
F. PINI, professeur d'italien, s'engage, au moyen d'un système qui lui est propre, à enseigner l'italien dans l'espace de 3 mois aux dames et aux messieurs qui voudront s'y appliquer. [illegible]

Loge l'Etoile Polaire No 1, O. I. O. F.
Les officiers et membres de cette Loge et tous les F. de l'Ordre en général sont priés d'assister aux funérailles de notre défunt Frère GUILLAUME PRECHE [illegible]
J. SARRONDY, Secrétaire.

DEMANDE DE CUISINIÈRE.
On demande une cuisinière française. [illegible] S'adresser au No 11, rue Ste-Anne. [illegible]

A vendre.
La jolie propriété occupée par M. De Lassauville [illegible]
M. De LASSAUVILLE.

Résidence d'été à Mandeville.—A louer. [illegible]

A Louer.
A partir du 1er octobre prochain, la maison à deux étages [illegible] rues Bourbon et Conti [illegible]

En débarquement du navire Sheffield, de Bordeaux: [illegible]
G. CAVAROC & Co., 144 rue Royale.

B. PRADEL, 66, Rue St-Charles, 66.
Fabricant d'instruments de chirurgie, bandages, appareils orthopédiques [illegible]

B. PRADEL
66....RUE DE St CHARLES....66
COUTELLERIE—COUTELLERIE. [illegible]

AVIS. [illegible]
PAUL E. THERARD, AVOCAT, No 58, rue Royale.

Pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Covington et les Sources d'Abita.
Ligne de la malle des Etats-Unis [illegible] capt. J. W. Hoffman, [illegible]
GEO. A. FOSDICK, agent, No 46, rue Bienville.

POUR BORDEAUX—Le navire sarde le voilier GIULIA, capitaine Parisso [illegible]
LANATA FRÈRES, 9 et 11, rue Jefferson.

EN PARTANCE POUR LA HAVANE.
Le navire français, fin voilier, URUGUAY [illegible]
P. D. SEGOND & COUTIN.

POUR LA HAVANE—Le beau brick clipper ALLEN A. CHAPMAN [illegible]
E. FLAMAN, 33, Vieille Levée.

POUR MARSEILLE.
Le magnifique navire clipper MAVERICK [illegible]
Wm J. DEWEY & Co.

POUR PORT-AU-PRINCE—[illegible] CARRIE SANDFORD [illegible]
GOLDENHOW & LESPARRE, 73, rue du Camp,
ou à L. CORDIAR & Co, 73, rue de la Vieille Levée.

Avis.
LES personnes qui auraient des esclaves à vendre, pour la ville comme pour la campagne, peuvent s'adresser rue de la Bourse No 120, entre Bourbon et Dauphine.
DARBY Courtier.

En débarquement du navire Sheffield, venu de Bordeaux: [illegible]
HENRY VALETON, 27, 29 et 31 rue Bienville.

Vins rouges [illegible]
HENRY VALETON.

AVIS.
A PARTIR d'aujourd'hui, M. CHARLES ARBOUD a notre procuration générale.
DUPEIRE & DEFFEL.

Collége St Joseph, Bardstown, Kentucky.
La nouvelle année scolaire de cette institution commencera [illegible]

ECOLES PUBLIQUES DU 2me DISTRICT.
[illegible]
A. V. BOSSIER, secrétaire pro. tem.

Demande de nourrice.
On demande une nourrice [illegible] No 167, rue Apollon.

AVIS
Aux planteurs sucriers.
SYSTÈME DU COLONEL STEWART
Nouvel appareil pour la clarification et la défécation du jus de canne. [illegible]
P. L. BERNARD.

AVIS.
Fabrique d'eau de Seltz,
Rue St-Claude, No 226.
[illegible]
Jn COMMUNY.

HOTEL D'EUROPE,
A BILOXI.
[illegible]
P. PRADEL.

AVIS.
AVIS est donné aux personnes qui ont souscrit au capital de la COMPAGNIE D'ASSURANCE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE [illegible]

Mademoiselle MAUD,
LA GRANDE
PHRENOLOGISTE,
ASTROLOGUE, ET MEDECIN,
[illegible]
No 58, rue Bourgogne,
Entre les rues Bienville et Conti.
[illegible]

Nouvellement reçu et à vendre
[illegible]

ATTENTION
[illegible]

Annonce importante aux dames.
MARCHANDISES SECHES DE CHOIX
à VENDRE à L'ENCHERE
ET A UNE
IMMENSE RÉDUCTION.
Ayant fixé le prix de mon stock entier à environ moitié au-dessous des prix ordinaires [illegible] SOIERIES, GRENADINES, MOUSSELINES SOIE, ORGANDIS, BAREGES FRANÇAIS et ANGLAIS, DENTELLES FINES, BRODERIES FRANÇAISES, CHALES EN VERITABLES DENTELLES, MANTELETS et POINTS EN DENTELLES DE CAMBRAI [illegible]
LE TOUT SERA VENDU A L'ENCHÈRE ET A UNE IMMENSE RÉDUCTION.
Le soussigné vient de faire l'ouverture de soieries noires [illegible] largeur de 24 à 30 pouces et [illegible] des manufactures les plus célèbres.
JOHN TODD, Nos 12 et 14, rue de Chartres.

Vallée de la Nlle-Orléans
Le 11 juillet 1859. [E. V.]
[illegible]

Bureau du chef de la Police.
Nlle-Orléans, 16 juillet 1859.
[illegible]
THOS. E. ADAMS, Chef de la Police.

Avis.
CONFORMÉMENT à la loi [illegible]
PAULIN DUREL.
P. DUREL & CO.

Maison Rouge No 1.
ENTRE LES DEUX MARCHÉS.
BODET & GUEYDAN.
[illegible]

Avis aux Amateurs.
VINS DE CHOIX DE HONGRIE.
[illegible]
FAURIE & NORMAN.

MAISON E. GUITTARD
ENCOIGNURE ROYALE ET STE ANNE
FIN DE SAISON.
GRAND RABAIS!!!
[illegible]

MANDEVILLE FANCY GROCERY.
[illegible]
B. RENAUD.

HOTEL St LOUIS.
[illegible]
O. E. HALL & Co.

ACCOUCHEUSE.
Mme S. MOUSSIER [illegible]

Institution Charpaux.
[illegible]
F. CHARPAUX.

BAY WATER.
[illegible]
S. COPPENS & Co.

A louer.
[illegible]

Conservez vos dents.
J. A. CASADAVANT [illegible]

ECOLES PUBLIQUES DU PREMIER DISTRICT.
[illegible]
L. CHARVET, Président du Conseil des Directeurs.
A. T. BERMAN, Secret. pro tem.

Université de la Louisiane.
COLLEGE ET ECOLE DE GRAMMAIRE.
[illegible]
LOUIS DUFAU.

[illegible] FUMO & AVENDANO [illegible]
F. AVENDANO.
T. AVENDANO.
Nouvelle Orléans, 1er juillet 1859.

PAPIERS PEINTS
Ver HERBERT & Cie.
REÇU par les derniers arrivages de France: Un joli assortiment de papiers peints [illegible]

Changement de bureau.
MM. C. E. GIRARDEY & Co ont transporté leur bureau au No 29, RUE DES MAGASINS, en face de l'Hôtel de l'Arcade.

LISEZ CECI.
MADAME VIRGINICA, la grande prophétesse [illegible]

Somnambulisme Magnétique.
Rue Toulouse No 117, entre Dauphine et Bourgogne.
[illegible]

A vendre à grand Rabais.
POUR CAUSE DE LIQUIDATION— [illegible]
J. LASALLE.

Dernière année.
MADAME ALLUARD,
Somnambule,
RUE BOURBON, 221.
Entre les rues Ursulines et Hôpital.
[illegible]

DEMANDE DE GARDIENNE.
On demande une bonne gardienne, française ou allemande [illegible]

Hotel d'Orléans.
PRIX de la pension [illegible]

ATTENDU [illegible]
BLANCHIN & GIRAUD, 44 rue Vieille Levée.

En magasin—100 barriques vin rouge Bordeaux [illegible]
BLANCHIN & GIRAUD, 44 rue Vieille Levée.

En débarquement du nav. Sheffield, de Bordeaux [illegible]
V & F MAIGNAM.

VIN ROUGE—[illegible]
PERAU & COUTURIE.

Aux Propriétaires et Entrepreneurs.
EMILE CHOFIN, [illegible]

A vendre en magasin.
200 barriques VIN ROUGE [illegible]
A. VERGNOLE.

AVIS.
CONFORMÉMENT à la loi [illegible]

Changement.
40 [illegible]

Une Excellente Hygiénique.
[illegible]